

CETTE AUTRE PART DU MONDE

(Extrait)

Le livreur s'accroupit, fit glisser le bloc de glace sur son épaule, le bloqua avec sa pince à crocs, se redressa et entra dans l'hôtel. Théo en profita pour bondir sur le plateau du camion, ramasser les morceaux de glace qui y traînaient, les jeter dans un sac et s'échapper. Le plateau était humide et glissant. Il faillit s'étaler sur le pavé, parvint à rétablir son équilibre et fila sous les regards étonnés de quelques gosses à l'affût d'un morceau de glace à sucer. Ce n'était pourtant que de la méchante glace. Les épiciers, les bouchers ou les restaurateurs l'utilisaient dans leurs réfrigérateurs. Les gamins raffolaient de cette glace banale qui emprisonnait une multitude de bulles d'air.

Il faisait chaud, affreusement. « *Schitlich warm !* », gémissait la mère.

Les morceaux de glace tintaient dans le sac. Quelques gouttes s'en échappèrent, elles s'écrasèrent sur ses jambes nues. Il courait, il courait pour qu'elle se sente mieux. Avec la glace, elle se frottait le front, les joues, le cou puis les bras. Mais pour la rafraîchir vraiment, il en aurait fallu des tonnes. C'est qu'il faisait chaud. "Le thermomètre va péter le mercure", disait le menuisier italien en se roulant une cigarette au bas de l'immeuble. Dès cinq ou six heures, le matin, on remplissait tout ce qui pouvait contenir de l'eau en prévision des coupures qui surviendraient dans la journée. Les boulangers, eux, ne semblaient pas souffrir de la chaleur. Ils ouvraient la porte de leur fournil, le ronronnement du pétrin mécanique envahissait la rue et se faufilait par les fenêtres restées ouvertes. Ceux qui perdaient le sommeil à ce moment-là ne le retrouvaient plus. L'affreuse machine suscitait parfois de violentes réactions. L'un maudissait les boulangers en hurlant à sa fenêtre, un deuxième s'en prenait au premier, ainsi de suite jusqu'à ce que tout le quartier fût en émoi. Pendant ce temps, les boulangers poursuivaient leur travail. Le silence ne gagnait le quartier que l'après-midi quand le soleil avait déjà chauffé à blanc les pavés, les toits et les façades. Rien ne bougeait. Mais alors, les boulangers dormaient et ceux qui avaient braillé dans la nuit aussi.

Emma attendait. « *On va crever, tous crever de chaleur !* », disait-elle.

Théo gravit les escaliers quatre à quatre. C'était de larges escaliers bordés par une rampe en fer ouvragé. Les paliers étaient vastes et encombrés de vélos, sommiers, arrosoirs, enfants, cages à poules, canne à pêche, etc. L'immeuble avait quelque peine à défendre son

statut d'ancienne sous-préfecture. L'Etat l'avait abandonné depuis longtemps. On pouvait encore lire, gravés sur une plaque, à côté de l'entrée, quelques mots sur un général qui avait eu la mauvaise idée de venir y mourir pendant les guerres napoléoniennes.

Elle attendait, assoupie sur son fauteuil, la tête recouverte par un linge humide, la poitrine légèrement découverte, la blouse relevée sur ses cuisses épaisses. Elle murmura: « *schitlich warm.* » Lorsqu'il entra avec son sac et ses glaçons, elle dit: « *brav mannala (gentil gosse)* » en relevant le linge qui lui couvrait la tête. Ses cheveux trempés de sueur lui collaient au front. Ils étaient noirs et gras. Elle les coiffait en arrière, ils lui tombaient sur les épaules. Ses yeux, d'un bleu limpide, disparaissaient dans un visage gonflé par la maladie, la fatigue et l'amertume.

Théo lui tendit le sac. Elle saisit un morceau de glace. Puis elle commença à se rafraîchir. Il versa le contenu du sac dans un seau qu'il déposa au pied du fauteuil. Il prit un morceau de glace et le suçà. Elle s'était renversée sur le fauteuil, des gouttelettes d'eau fraîche glissaient lentement sur sa peau humide. Quelques-unes coulaient le long de ses joues, on aurait dit des larmes. Quand elles s'aventuraient aux commissures des lèvres, elle les happait sans rémission. Elle soufflait. Théo était inquiet. Un jour déjà, cela avait commencé par cette respiration suffocante, puis elle s'était pliée en deux. Il avait cru qu'elle allait mourir, sa mère, Emma.

La glace avait un goût amer. Il la recracha dans le seau et quitta la pièce. Les volets de la chambre étaient tirés. Des filets de lumières s'infiltraient entre les lames des persiennes. Par les ouvertures, on pouvait apercevoir une fontaine et son bassin hexagonal. L'eau arrivait par deux tuyaux de fonte enfoncés dans des gueules de lion sculptés à même une colonne de grès rose. Ne coulait plus qu'un mince filet, presque goutte à goutte. Un garçon en short et maillot de corps grimpa sur le bord du bassin et s'y laissa glisser. Ses mouvements arrachèrent les algues qui commençaient à proliférer sur le fond, des touffes vertes et visqueuses remontèrent à la surface. Le soleil était si dense que la surface de l'eau ressemblait à une moire métallique. Le corps du garçon plongé dans l'eau semblait pris dans une glace noire. D'autres enfants arrivèrent qui commencèrent à jouer avec l'eau. Leurs cris claquaient dans la chaleur de la place et venaient s'écraser contre les murs brûlés par le soleil.

Elle l'appela. " Va chercher la bouteille de porto et mets-là à tremper dans le seau avant que la glace soit toute fondue." Elle avait repris des forces, elle s'était redressée et elle s'essuyait le visage avec le linge. Quand il revint avec la bouteille, elle dit : " ce sont les gosses qu'on entend, hein ? Ils jouent dans la fontaine. Tu sais qu'il faut pas. C'est dégueulasse. Il y a des saloperies qui traînent là-dedans. J'ai déjà vu un rat mort flotter et le petit Muller, s'il a chopé cette polio, c'est parce que son père l'a baigné dans cette merde alors qu'il était qu'un bébé. Surtout n'en bois pas. Je voudrais pas te perdre. Tu es mon courageux petit homme, *mannala* ! Approche que je te caresse. Promets-moi de m'aimer toujours, promets-moi. Je me sens si seule parfois, si seule. Les hommes sont méchants, tu deviendras

pas un homme méchant. Tu feras ce qu'il faut à l'école pour sortir de ce trou. Tu sais comme je le hais."

Il n'osa pas la contredire, mais chaque fois qu'elle évoquait la possibilité de quitter le quartier, il ressentait un pincement au cœur. Il n'imaginait pas vivre ailleurs dans le monde. A ce moment-là, on y parlait une quinzaine de langues, et même le romanche, cette langue étrange, si proche et si lointaine, qui jaillissait parfois à jets continus d'une maison proche lorsque le couple de suisses qui y vivaient mettaient la radio à fond pour noyer dans le bruit leur *Heimweh (mal du pays)*, cette douleur inconsolable, ce qui à tout prendre valait mieux que de le noyer dans l'alcool. Quinze langues, c'était quinze fois le monde à portée de main.

Diego Moreno épousseta son veston. De sa sacoche, il tira une cravate qu'il noua promptement à son cou, puis il cracha dans ses mains, des mains épaisses et courtes, brûlées par le ciment, blanchies par le mortier, et les passa sur ses cheveux. Il frappa à la porte, baissa la tête et aperçut la boue sur ses chaussures. Il y avait un paillason, il les y frota. La porte s'ouvrit, une femme apparut et dit sur un ton indigné :

- Faut que je vous aide !

Il s'excusa dans sa langue et lui tendit un morceau de papier qu'elle prit du bout des doigts et parcourut en gardant un œil sur lui.

- Ah, c'est vous, finit-elle par soupirer. Ses yeux noirs agacés le transpercèrent. Elle fourra le papier dans la poche de son tablier.

- L'appartement est de l'autre côté, je vais vous le montrer.

Elle lui parlait comme s'il comprenait les français. Son instinct lui dit de ne pas bouger. Elle retourna dans l'appartement. Par la porte restée entrouverte, il aperçut son image sur un miroir, entre des porte-manteaux couverts de vêtements. Il avait gardé sa casquette ! Sa casquette souillée par la transpiration et la poussière ! Il la retira. La peau de son crâne était blanchâtre au-dessus de son visage cuit par le soleil et les intempéries. Sans la casquette, c'était pire. Elle arriva, il n'eut pas le temps de la remettre. Elle l'observa, devina sa gêne, découvrit ses traits fatigués et sombres, son regard sombre, ses sourcils broussailleux. « Un espagnol ? On dirait plutôt un arabe. Du résidu de sang maure après tant de siècles ! Enfin... », soupira-t-elle. Elle ferma la porte à double tour et descendit les escaliers. Il la suivit. Elle n'était pas grande. Elle marchait à petits pas rapides. Il resta en retrait, sa casquette à la main.

Ils traversèrent une cour humide et sale. Elle poussa une porte branlante qui donnait sur un couloir sombre. Une forte odeur d'urine lui assaillit les narines. Il y avait des toilettes sous l'escalier. Ils montèrent au second. L'appartement dans lequel ils pénétrèrent sentait le vieux papier et le plâtre mort. Il comprenait quatre petites pièces jonchées de saletés diverses et une cuisine. Pas de salle de bain. Les toilettes dans la cour. Elle lui expliqua qu'elle avait chassé les précédents locataires qui avaient transformé l'appartement en porcherie. Il hochait la

tête par politesse, comme s'il avait compris. Elle se fendit d'une longue mise en garde sur la tenue de l'appartement, les règles de bon voisinage, le paiement des loyers. Il approuva encore. Elle demanda :

- Votre famille arrive quand ?

Il répondit :

- *Muchas gracias.*

Elle le regarda étonnée :

- Vous ne parlez pas français ?

- *Muchas merci !*

Elle souleva les épaules, lorgna du côté d'une cloison trouée et dit :

- La caution, c'est 100 francs.

Il ne réagit pas.

- On paie tout de suite.

Elle griffonna le chiffre 100 sur le papier qu'il lui avait présenté. Il tira de la poche intérieure de son veston un épais portefeuille au cuir noir et usé, l'ouvrit, en sortit deux billets de 50 francs et les tendit à la femme. Elle les plia, les glissa dans la manche gauche de sa robe, puis lui tendit la clé de l'appartement.

- *Muchas gracias !*

Il rayonnait. Elle le regarda avec un léger dégoût comme si elle regrettait déjà de lui avoir loué l'appartement. Elle sortit sans un mot.

Il fit le tour de l'appartement, arracha des morceaux de tapisserie qui pendaient, frotta le plâtre avec un ongle, essaya les interrupteurs, observa longuement deux fils qui sortaient d'un mur et dont on ne voyait pas à quoi ils pouvaient servir, sortit son couteau de poche et gratta le plancher. Sous la crasse apparut le bois, comme neuf.

Le coude gauche appuyé sur la table de la cuisine, la tête reposant sur son poing, le corps de travers, Théo s'appliquait à remplir des lignes d'écriture. Son institutrice estimait que l'écriture de Théo était à peine lisible. Elle avait donc rencontré Emma, l'avait invitée à acheter un cahier d'écriture et veiller à ce que Théo effectue une page d'exercices chaque jour. Emma était d'accord, mais avec quel argent allait-elle acheter le cahier ? L'institutrice ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit un cahier à la couverture rose. « Un cahier pour les filles ! » s'écria Théo qui refusa de le prendre. S'ensuivit une discussion tendue entre le fils et sa mère à laquelle l'institutrice mit fin en allant chercher un cahier à couverture bleu chez le directeur. Et voilà pourquoi Théo s'escrimait à tracer des *K* majuscules et minuscules. Le *K*, ce bâtard de *J* et de *H*. Ça aurait pu être le *N*, imbu de lui-même, qui porte sa barre centrale comme une écharpe de colonel. Non, c'était le *K*. En avait-t-on besoin de cette lettre qui sonne comme un pet dans la bouche ? Il y en a bien d'autres pour représenter le même son, à

commencer par le *C* dans cocu ou le *Q* auquel, toujours ou presque, on colle un *u*. Et comme si c'était trop simple, parfois il fallait lire *Ke* et parfois *Ku*. Putain de langue ! Maudits soient les grecs qui avaient inventé cette lettre !

Il acheva d'écrire une ligne de k minuscules qui tantôt passaient au-dessus des lignes du cahier et tantôt en dessous. Elles ondulaient comme à la surface de la mer poussée par une légère brise. Il traça un *K* plus gros que les autres, un *K* avec une grosse boucle au milieu, semblable à un nœud papillon. Il était fort beau. Puis il en traça une minuscule en étirant la boucle supérieure. Il ressemblait à un *κ* surmonté d'un bonnet à poil comme celui des grenadiers de la garde impériale. Il continua ainsi, à remplir sa page de *K* de plus en plus fantaisistes. Quand il montra à sa mère la page terminée, celle-ci se réjouit d'avoir un fils aussi imaginaire.